

leurs auteurs, et ceux aussi dont le récit attache plus vivement les lecteurs qui cherchent dans l'histoire de grandes leçons ou de grands exemples.

Pour moi, étranger à l'Espagne par la naissance, mais dévoué depuis vingt-cinq ans, par sentiment et par principe, à la noble cause de l'indépendance et de la liberté qu'elle défend avec tant d'énergie et de gloire, et qu'elle ne flétrira jamais, sans doute, par aucun des excès déplorables auxquels cette belle France, à qui j'appartiens, a dû tous ses malheurs : j'ai voulu, en m'isolant de toutes les opinions qui partagent encore, en Espagne, les amis de la liberté (mal nécessaire, inévitable dans toutes les grandes commotions politiques, et qu'il faut bien se garder de confondre avec les crimes des factions), préparer parmi mes concitoyens, à la gloire du peuple espagnol, les matériaux d'un monument, d'autant plus durable qu'il n'aura pour base que l'impartialité la plus absolue : le dévouement

le plus sincère à la cause de la liberté, et de l'ordre sans lequel la liberté est impossible : et qu'enfin, aucun autre intérêt n'en aura inspiré la pensée, que celui qui unit entre eux, sur tous les points de la terre, les hommes libres, amis des lois et de la vérité. Si j'ai rempli ce but : si j'obtiens en Espagne, dans ma patrie, et dans le reste de l'Europe, l'assentiment et le suffrage des hommes dont je viens de parler, et pour lesquels, seuls, je me suis proposé d'écrire, je ne croirai pas avoir fait un voyage inutile.

Paris, le 18 mars 1821.

N. B. Le changement de ministère qui vient d'avoir lieu en Espagne, serait, en lui-même, un événement presque sans intérêt, si le roi, par cette mesure évidemment hors de son caractère craintif et irrésolu, et qui ne peut être attribuée qu'aux inspirations du conseil secret par lequel ce prince est entraîné d'erreur en erreur et de faute en faute, ne s'était placé dans une position toujours plus fautive à l'égard de la nation. Le renvoi des ministres avait été déjà tenté plusieurs fois,

c'est à ce but, avoué par elle, que tendaient, depuis long-temps, tous les efforts de la faction anti-constitutionnelle qui forme, autour de Ferdinand, une nouvelle *Camarilla*. Il est donc très-probable que, dans l'impossibilité de se placer eux-mêmes dans le ministère (car la seule apparence de cette prétention, dans les hommes de ce parti, déterminerait une crise violente dont ils sont très-décidés à ne pas courir les chances), les ennemis de l'ordre constitutionnel se sont crus trop heureux d'avoir pu décider le roi à former une nouvelle administration, quelle qu'elle fût; l'essentiel, pour eux, était de se délivrer de celle qui gouvernait. L'avenir nous apprendra où les aura conduits cet instant de demi-triomphe; mais ils seraient certainement perdus si, prenant quelque confiance dans leurs forces, par le succès de cette intrigue, ils voulaient en faire l'essai. Comme les anciens ministres s'étaient faits, dans la classe des libéraux les plus exaltés, un grand nombre d'ennemis, qu'ils devaient beaucoup moins sans doute aux fautes très-réelles qui peuvent être justement imputées à quelques-uns d'entre eux, qu'à l'impossibilité où se trouvent les hommes publics de satisfaire toutes les prétentions personnelles, l'éloignement de ces ministres, à l'égard desquels l'opinion des amis de la liberté, unie surtout le reste, était divisée, ne sera probablement pas une cause de troubles, à moins que cette circonstance ne se complique avec d'autres causes. Quoi qu'il en soit, les ministres qui se retirent, s'ils ne sont pas sans reproche comme administrateurs, le sont du moins comme citoyens et comme hommes d'état; les intérêts de leur patrie leur ont été constamment chers; ils les ont défendus, à l'égard de

l'étranger, avec un admirable courage et la plus noble persévérance : et l'Espagne ne compte pas de citoyens plus fidèles, plus dévoués à sa liberté, à son indépendance, à son bonheur, et à sa gloire. Au reste, les amis de la liberté paraissent être d'accord sur la probité politique des nouveaux ministres, dont les premiers actes ne tarderont pas à faire connaître si cette opinion est fondée. En dernier résultat, il est d'autant moins possible que le changement de ministère influe défavorablement, en ce moment critique mais sans nul danger pour l'Espagne, sur la situation de ce pays, que les Cortès étant assemblés, et tous les yeux étant ouverts sur les démarches de la cour ainsi que sur les actes des ministres, on peut dire, avec vérité, que c'est la nation qui fait elle-même ses affaires ; or, la France sait, par l'expérience des premiers temps de sa révolution, expérience qui a coûté bien cher à son repos, mais qui, en élevant au plus haut point sa gloire militaire et sa puissance, a si cruellement humilié l'orgueil et trompé l'espoir de ses insolens provocateurs, que lorsque les nations font leurs affaires elles-mêmes, les intrigues de cabinet sont de peu d'importance, et que les grandes trahisons réussissent rarement ; d'ailleurs, des entreprises de cette nature, exigeant presque toujours beaucoup d'audace et de complices, présentent à ceux qui les tentent des chances tellement imminentes de périls, que l'on peut affirmer qu'il ne se trouverait pas en Espagne, dans toute la faction servile, dix hommes d'un caractère assez énergique pour les braver.

L. JULLIAN.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

POLITIQUES ET MILITAIRES

QUI ONT AMENÉ

LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE.

L. JULLIAN.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

POLITIQUES ET MILITAIRES

DES DIX ANS

LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

POLITIQUES ET MILITAIRES

QUI ONT AMENÉ LA RÉVOLUTION D'ESPAGNE.

ENTRAINÉ par une de ces conceptions insensées que le génie de la liberté semble tenir en réserve pour confondre les desseins du despotisme et amener l'affranchissement des peuples, le cabinet de Madrid, abhorré en Espagne, où on lui demandait compte du sang des Porlier, des Lacy, des Vidal, et de tant d'autres victimes, moins illustres, répandu sur les échafauds : sans considération chez l'étranger, à qui sa marche chancelante et contradictoire n'inspirait que le mépris, avait formé, dès ses premiers pas dans la carrière du gouvernement, le projet d'asservir, par la force des armes, des colonies justement insurgées con-

tre la tyrannie qui pesait depuis long-temps sur elles, et qui, depuis le nouveau règne, était devenue tout-à-fait insupportable. Dans l'excès de son délire, il osait leur proposer, en récompense de leur soumission, et à l'instant même où tout annonçait que leur cause allait triompher de tant d'efforts conjurés contre elles, d'abaisser leurs drapeaux victorieux devant les chefs inhabiles et cruels, envoyés pour les combattre, et de partager l'humiliation et les fers de leurs concitoyens du continent, qui, dès lors, ne s'occupaient que des moyens de briser le joug de leurs oppresseurs, et de reconquérir les antiques droits qui avaient élevé si haut, et pendant si long-temps, la gloire et la prospérité de leurs ancêtres. Dans ces conjonctures, s'éleva sur l'un des points les plus reculés de la capitale, un cri de liberté (1),

(1) On a beaucoup répété que, sans la réunion des troupes destinées à l'expédition d'Amérique, la révolution d'Espagne n'aurait pas eu lieu; il est incontestable qu'elle n'eût pas eu lieu à la même époque et par les mêmes moyens; mais il ne l'est pas moins que, dans la disposition actuelle des esprits, tous les hommes éclairés de l'Espagne jugeaient cette révolution inévitable et prochaine. Si la cause qui l'a produite n'eût pas existé, une autre se serait présentée. L'une des grandes

qui, prompt comme l'éclair, retentit bientôt d'une extrémité à l'autre du vaste empire espagnol, et détruisit, jusque dans ses fondemens, cet édifice gothique et sacrilège, élevé par la tyrannie, la superstition et l'ignorance, et dont la longue et sanglante existence semblait accuser l'éternelle justice. C'est le tableau de cette lutte, aussi terrible que glorieuse, que nous allons exposer aux yeux de nos lecteurs; mais avant de commencer le récit de ces faits immortels, où la nation et l'armée rivalisèrent de courage et de vertu, et dont l'éclat rejaillit également sur toutes deux, il importe de reprendre de plus haut les événemens, et de remonter jusqu'à l'époque à laquelle Ferdinand, élevé par le peuple espagnol sur le trône constitutionnel fondé par les Cortès, venait, par les perfides conseils de ses courtisans, de détruire le titre le plus auguste de sa puissance, et de déchirer, de ses mains, le pacte

erreurs de quelques-uns des ministres qui dirigent aujourd'hui les destinées de l'Europe, est de croire qu'une grande révolution est le résultat de telle ou telle circonstance. L'étincelle qui produit l'explosion du magasin à poudre, ne peut-elle donc y pénétrer que d'une manière ?

d'après lequel la nation s'était engagée à lui être fidèle.

Du moment où le conseil privé du roi eut résolu, contre les colonies espagnoles, la guerre d'extermination qui a précipité sa ruine, tous les plans conciliateurs qui, seuls, pouvaient, en épargnant l'effusion du sang, amener un résultat favorable, furent repoussés avec opiniâtreté, et leurs auteurs regardés comme des novateurs dangereux que l'autorité devait désormais considérer en ennemis. On n'examina pas la légitimité des réclamations des Américains; et la terreur qu'inspiraient de plus en plus, dans le nouveau monde, les excès de la double tyrannie qui accablait la métropole et le reste de l'Espagne, ne parut, aux yeux des oppresseurs, qu'une rébellion qu'il fallait étouffer dans le sang de ceux qui l'avaient allumée, et contre laquelle il importait, sans perdre un moment, de réunir et de diriger toutes les forces d'une monarchie qui sortait des plus horribles convulsions, et dont le premier soin eût dû être de calmer toutes les haines, de réconcilier tous les cœurs, de vivifier toutes les branches de l'administration, et de rendre à l'industrie et au commerce, épuisés par la guerre la plus terrible mais la plus glorieuse,

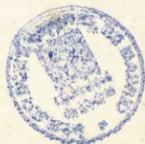
cette protection et cette liberté qu'appelaient tous les vœux et que réclamaient tous les intérêts.

Autant le projet d'anéantir l'insurrection américaine, par la force, était déraisonnable et tyrannique, autant furent violentes et perfides les instructions données aux généraux, et les moyens employés par ceux-ci pour les exécuter.

Toutefois ce n'était pas seulement la nation qui regardait avec horreur la guerre impie qui s'apprêtait; les troupes chargées de soumettre les malheureux Américains au joug qui pesait sur elles-mêmes et que, dès lors, elles eussent voulu pouvoir briser, ne voyaient pas sans une inquiétude secrète les dangers de plus d'un genre auxquels elles allaient être exposées. On craignait l'influence d'un climat ardent et malsain; les privations, les incommodités et tous les hasards d'une longue navigation; le genre de combats qu'on allait avoir à soutenir avec des peuples presque étrangers à la civilisation, mais braves et déterminés à sacrifier leur vie au maintien de leur indépendance. Comme si le gouvernement eût voulu écarter de lui une responsabilité qu'il prévoyait devoir lui être un jour si funeste, il abandonna au sort le soin

de désigner les régimens qui devaient faire partie de l'expédition. Plusieurs de ces corps se soumirent , quoique avec une extrême répugnance ; d'autres refusèrent formellement d'obéir ; on employa inutilement à leur égard , les séductions et les menaces ; ils se montrèrent inébranlables ; il fallut les désarmer ; et pour y parvenir on eut besoin de recourir à la ruse et à la force. On obtint par ces moyens une apparence de retour à l'ordre et à l'obéissance ; on en profita avec plus d'adresse que de prévoyance ; et bientôt, grâce à l'activité du général Abadia , inspecteur des troupes expéditionnaires , on vit s'élever dans les murs de Cadix , une armée considérable , également remarquable par sa discipline et sa beauté. En même temps , le port se remplissait de bâtimens nationaux et étrangers , destinés à transporter en Amérique ces victimes malheureuses d'une politique imprévoyante et cruelle. Les frais de l'expédition étaient immenses ; on vida les caisses des quatre royaumes d'Andalousie ; on exigea un emprunt ; on mit une contribution de 25 francs sur toutes les boutiques de la péninsule ; enfin , tous les efforts étaient prodigués , comme s'il ne fût resté aucun doute sur le succès de ce vaste plan. Ce

fut au général don Pablo Morillo que fut confié le commandement suprême des forces de terre et de mer. Cet homme, qui, des emplois militaires les plus obscurs, s'était élevé par sa bravoure aux premiers grades de l'armée, manquait absolument d'instruction; il était surtout dépourvu des qualités nécessaires pour réussir dans des entreprises de la nature de celle dont il venait d'être chargé. Nul homme n'avait moins que lui l'esprit de conciliation et de sagesse, sans lequel le plus brillant courage ne peut rien. Prodiges de son sang comme de celui de ses soldats, il eût cru s'humilier en négociant avec ses ennemis; et lorsque la nécessité l'a contraint d'avoir recours à ce moyen, instrument aveugle et dévoué des ordres d'un gouvernement perfide et sanguinaire, il a trop souvent prouvé, par sa conduite, qu'il ne voyait dans les négociations qu'une ressource pour s'assurer les mêmes résultats que ceux que lui eût donné la victoire, et que, ces résultats obtenus, il se croyait affranchi de toute fidélité à ses engagements. D'après le caractère connu du général Morillo, le choix d'un tel homme, en faisant juger d'après quels principes allait commencer la guerre contre les colonies, était sans doute de l'augure le plus sinistre; mais



les instructions ministérielles de la métropole devenant de jour en jour plus cruelles et plus impolitiques, ses conséquences ont dépassé tout ce qu'il avait été possible d'en redouter.

Cependant, les généreux habitans de Cadix, qui, dans une occasion antérieure, avaient développé avec un si haut degré d'énergie, les principes libéraux dont ils étaient animés, ne pouvaient voir avec indifférence l'heureuse occasion qui s'offrait à eux de lever l'étendard de la liberté, et de détruire l'œuvre de la force, par la force même qui l'avait établi; et il n'est pas douteux que si, saisissant une circonstance aussi favorable, un homme d'un grand caractère se fût mis tout à coup à la tête de ces troupes, humiliées, exaspérées du traitement ignominieux qu'elles éprouvaient, la révolution n'eût éclaté dès ce moment. Il n'en fut pas ainsi, et cet honneur qui, dans des circonstances aussi décisives, semblait devoir être le partage d'un seul individu, fut réservé à quelques négocians, amis de la liberté, qui ne craignirent pas de se compromettre pour sauver leur pays. On circonvinrent le général Morillo; on s'empara de son esprit; on parvint à le décider à se faire initier dans une des nombreuses sociétés secrètes qui

existaient alors à Cadix, et se composaient des citoyens les plus recommandables. De grandes difficultés, pour l'entretien et la solde de l'armée, renaissaient à tout instant; un million de piastres fut offert pour subvenir à ces besoins; bientôt on fit au général, des ouvertures qui ne furent pas repoussées; enfin, tout faisait concevoir les plus heureuses espérances, lorsque les prêtres ayant manifesté quelques soupçons sur les principes religieux de Morillo, celui-ci en fut à peine instruit, que, jugeant combien de tels bruits pouvaient lui devenir funestes: cédant aux mortelles frayeurs qui s'étaient emparées de lui, et tenant surtout à conserver le poste important qui lui était confié, il résolut de rentrer, à tout prix, en grâce avec des ennemis aussi dangereux. On vit alors, par une espèce d'amende honorable que les circonstances firent généralement considérer comme une transaction honteuse entre le clergé et lui, le général en chef d'une grande armée, un cierge à la main, suivre une procession à laquelle il ordonna à son état major d'assister. Ce spectacle qui, dans d'autres temps, et surtout dans les mœurs espagnoles, eût paru la chose du monde la plus simple, inspira de vives alarmes aux amis de la liberté; ils avaient pu

juger assez bien le fond de l'âme et de la pensée de Morillo , pour n'attribuer des démonstrations aussi étrangères à ce qu'ils supposaient être ses vrais sentimens qu'à une ambition profonde , réfléchie , et capable de tout sacrifier au succès de ses vues. Dès lors , ils résolurent de cesser toutes communications avec l'homme auquel ils avaient eu l'imprudence de se livrer ; néanmoins , tout se borna à la rupture des négociations ; on ne se vit plus ; et l'expédition partit.

Cependant , loin de s'affaiblir par les dangers auxquels on venait d'échapper , l'amour de la patrie , le désir de sa délivrance , s'affermis-
saient dans toutes les âmes ; malgré la surveillance , tous les jours plus active , de l'autorité civile et de celle de l'inquisition , les sociétés secrètes continuaient à se propager , quoique plus lentement. Déjà leurs travaux prenaient ce triple caractère d'unité , d'énergie et de prudence , si nécessaire dans les grandes entreprises ; leurs réunions étaient même souvent protégées par la force militaire destinée à s'y opposer ; bientôt Grenade devint le centre de toutes leurs opérations. Ce fut dans cette ville que prit naissance la société à laquelle se rattachèrent ensuite toutes les autres ; ses ramifications ne tar-

dèrent pas à s'étendre jusqu'aux points les plus reculés de la péninsule, et elle compta pour chefs plusieurs des personnages les plus distingués de la monarchie, dont quelques-uns avaient constamment repoussé, avec horreur et mépris, l'offre qui leur avait été faite, par les tyrans, de partager avec eux la tyrannie. A Grenade, les réunions étaient présidées par le Capitaine général de la province, le comte de Montijo, si connu par les persécutions inouïes que l'inquisition lui a fait éprouver. Un grand nombre de magistrats, de militaires de tout rang, de membres du clergé, de chefs d'administration, de fonctionnaires publics, et même de personnes attachées par état à la cour, et dont quelques-unes étaient assujetties à un service assidu auprès de la personne du roi, faisaient partie de ces assemblées, auxquelles l'Espagne allait devoir bientôt sa liberté.

Madrid, la Corogne, Valence, Cadix et Murcie, se distinguèrent surtout par de plus grands efforts pour soutenir et éclairer l'esprit public : multiplier les initiations, et propager de toutes parts les principes généreux dont la seule manifestation devait frapper de mort la tyrannie. En un mot, tout annonçait que, bientôt, il ne se trouverait pas dans la péninsule un seul

homme, estimé de ses concitoyens, qui n'appartint à cette grande famille, dont les liens étaient d'autant plus intimes, que les persécutions des Inquisiteurs et des Capitaines-généraux, tous les jours plus injustes et plus cruelles, ne faisaient acception ni de sexe, ni d'âge, et portaient partout la terreur et le désespoir.

C'est dans ces circonstances qu'éclata en Galice la conspiration de Porlier, connu en Espagne sous le nom de *Marquésito*. Ce général, d'abord bien reçu de Ferdinand, lorsque ce prince était rentré en Espagne en 1814, n'avait pas tardé à concevoir un vif mécontentement de la tournure qu'avaient prise les affaires de ce pays, par le refus, fait par lui, de reconnaître la constitution proclamée en 1812, à Cadix, par les Cortès. Porlier avait écrit de Madrid au comte de Toreno (1) son beau-frère, qui, en ce moment même, venait de quitter les Asturies, où sa sûreté personnelle était menacée, pour se rendre en Portugal, une lettre dans laquelle, en s'exprimant sur le compte de Ferdinand dans les termes les moins ménagés, il engageait son beau-frère à quitter l'Espagne ;

(1) Aujourd'hui membre des Cortès.